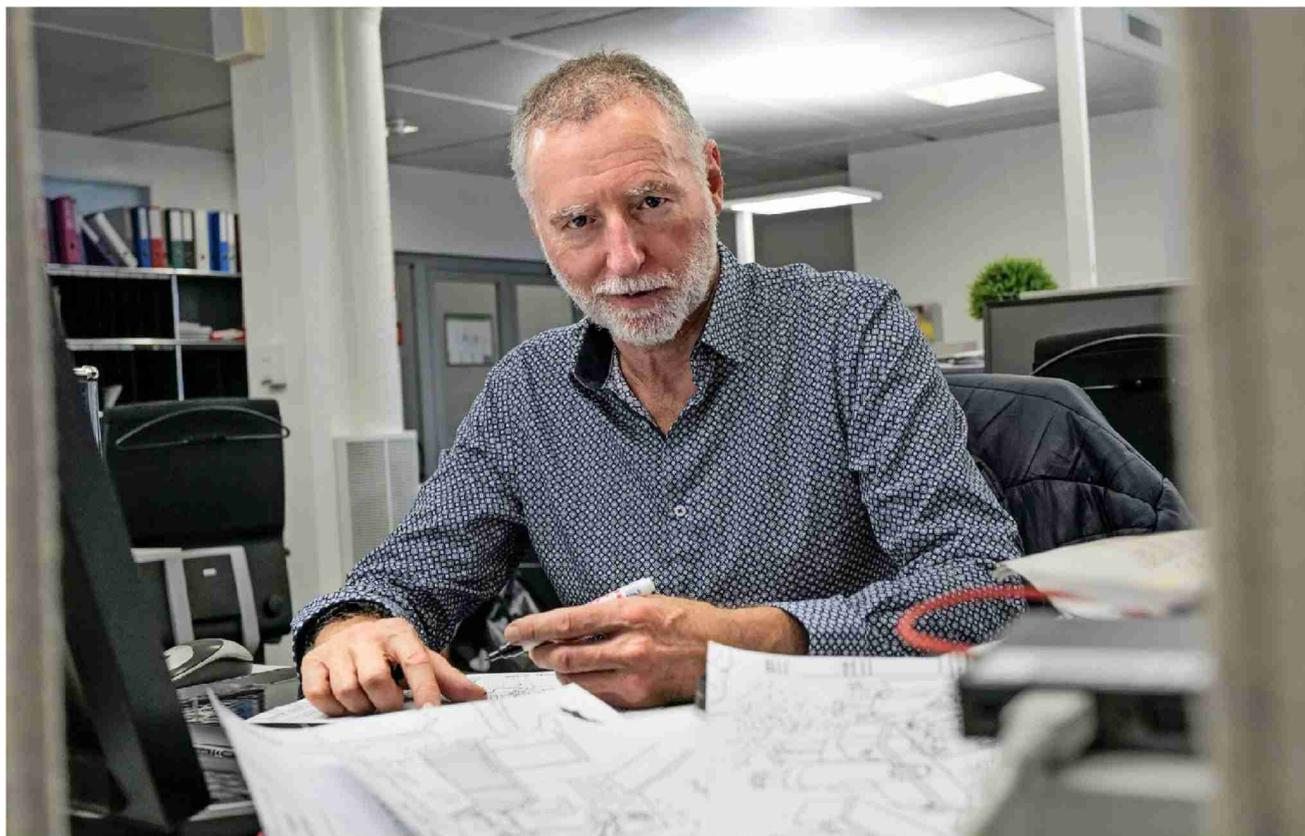




Nouveau recueil d'humour

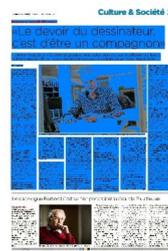
«Le devoir du dessinateur, c'est d'être un compagnon»

Herrmann publie «Guerre et peste», une sélection de ses meilleurs cartoons parus dans la «Tribune de Genève» ces deux dernières années. Interview.



STEEVE LUNCKER-GOMEZ

Gérald Herrmann à sa table de travail, dans les locaux de la «Tribune de Genève». «Je sens une complicité avec les lecteurs.»



Philippe Muri

«On se trouve dans une période assez faste.» Cartooniste de la «Tribune de Genève», Herrmann peut se frotter les mains. Époque, l'époque actuelle n'est peut-être pas des plus souriantes, mais elle constitue un réservoir inépuisable d'inspiration pour un dessinateur de presse de sa trempe. Deux ans après «Tous toussent», sur lequel planait l'ombre du coronavirus, l'intéressé publie «Guerre et peste», sélection de ses meilleures saillies parues en 2021 et 2022.

«Quel monde allons-nous transmettre à nos enfants?» s'interroge Herrmann en quatrième de couverture de ce nouvel opus séquencé en différents chapitres: conflit en Ukraine, Covid, monde, Suisse et Genève. Sans répondre à sa propre question, il en assène d'autres, en «évangéliste du doute», comme il se décrit. Dans sa barbe poivre et sel, le voilà qui pouffe. Et nous avec lui...

Comment choisissez-vous le titre de vos anthologies?

J'ai regardé ce qui constituait le contenu essentiel de ces deux dernières années. Deux éléments se distinguent: le Covid long et l'apparition de la guerre en Ukraine. On pensait en avoir terminé avec une forme d'anormalité, en voici une nouvelle. «Guerre et peste», qui fait songer à Tolstoï, s'est imposé.

Deux ans d'actualité représentent quelque 500 dessins. Il a fallu beaucoup écrémer?

Évidemment. Ce qui commande, c'est l'événement. Certains restent d'actualité, d'autres s'oublent rapidement. C'est pour cela que la partie genevoise apparaît parfois un peu congrue. Nos petits soucis quotidiens disparaissent avec le temps, à tel point qu'il est parfois difficile de se souvenir du contexte.

Il m'arrive de ne plus comprendre mes propres gags!

Les références genevoises occupent tout de même une place non négligeable de votre livre...

Ma valeur ajoutée par rapport aux autres dessinateurs de presse, c'est tout simplement d'être Genevois. Avant même d'être humoriste ou journaliste, le devoir du dessinateur de presse, c'est d'être un compagnon du lecteur. On se trouve dans une forme de proximité, d'amitié complice. J'aime parler à ce qui est le plus intime chez les Genevois.

Dans les dessins retenus, la reine d'Angleterre apparaît encore bien vivante...

Elle est immortelle! Elle a accompagné toute ma vie de dessinateur de presse. C'est la seule personne que j'ai toujours dessinée depuis trente-cinq ans. J'ai une certaine affection pour elle parce que c'est un personnage. Une reine sympathique, qui possède ce côté transcendant que tout humoriste a envie de rabaisser.

Encore assez présents dans le livre, Pierre Maudet et Donald Trump défraient moins l'actualité désormais. Vont-ils finir par vous manquer?

Ils n'ont pas fini d'apparaître. On en a encore pour trente ans avec Maudet! Puisqu'il n'est plus affilié à un parti mais qu'il a créé le sien, il n'y aura plus de limite de mandat. La voie royale qui s'ouvre devant lui, c'est le Conseil d'État pour les trois décennies à venir. On va revoir Maudet. Et Trump aussi, hélas pour le citoyen du monde que je suis, mais heureusement pour le dessinateur.

Lors d'une précédente interview, vous releviez qu'en termes de têtes de Turc, la relève n'apparaissait

pas évidente. Un sentiment qui se confirme?

Finalement non, puisque Poutine est intervenu. Il a très bien repris le flambeau. A posteriori, on peut tous s'accuser d'aveuglement. Il donnait déjà auparavant différents signes qui montraient qu'il était en train de devenir ce qu'il est maintenant.

En 2022, peut-on rire de tout dans une époque de plus en plus frileuse?

Un des sujets les plus sensibles cette année à Genève, c'est la polémique sur les transgenres. J'ai beaucoup d'affection pour ces personnes, mais je vais tout de même les taquiner en dessin, les enquiquiner d'une manière qui ne sera pas réactionnaire. Je veux qu'ils accèdent à la parole, mais pas qu'ils puissent nous interdire de parler d'eux au nom d'une posture de victimes qu'ils prennent.

Les lecteurs vous envoient-ils toujours autant de lettres? Que disent-elles?

Je me trouve dans une situation particulière. Cela fait bientôt trente ans que je dessine pour la «Tribune». Je crois que les gens se sont bien habitués à moi. Clairement, je sens une complicité. On me pardonne beaucoup de choses. C'est pour cela que je peux me permettre parfois de petites chique-naudes. Si les lettres ont pratiquement disparu, il y a désormais des commentaires sur le web, en dessous de mes dessins. Je regarde cela avec un certain amusement. Et je trouve parfois que certains lecteurs me défendent mieux que ce que j'aurais pu faire.

Qu'est-ce qui distingue un dessin anodin d'un autre réussi?

Avec le nombre d'années de mé-



tier qui est le mien, il y a parfois une certaine forme de routine. J'ai un savoir-faire qui pourrait me permettre de vivre sur mes acquis. Mon bonheur, c'est lorsque j'arrive à trouver un petit recoin de moi-même qui n'a pas été visité. C'est intéressant de constater qu'à 64 ans, on peut encore se renouveler.

Vous évoquez votre âge: à un an de la retraite, un dispositif est-il envisagé pour vous trouver un successeur?

J'ai toujours le goût du dessin de presse. J'ai souhaité continuer à mi-temps pendant deux ans, après mes 65 ans. Peut-être simplement pour m'habituer à l'idée de la retraite. Cela permettra à la «Tribune» d'expérimenter d'autres personnes à mes côtés.

Des étudiantes et étudiants de la HEAD viennent de passer une semaine entière à la «Tribune», pour dessiner l'entier de la partie magazine du samedi. Le futur Herrmann figure-t-il parmi ces jeunes?

Il y a parmi eux d'excellents dessinateurs. Mais cela n'est pas le plus important. Le problème des gens qui suivent des écoles d'art, c'est précisément qu'ils s'intéressent à l'art, réputé plus noble que la politique. Je souhaite que la personne qui me succède ait un regard acéré sur cette dernière.

Vous collaborez depuis une année avec le journal «Le Monde». Y pratiquez-vous la même forme d'humour?

Plus ou moins, mais dans d'autres conditions. Je suis en concurrence avec une cinquantaine de dessinateurs. «Le Monde» a la gentillesse de me prendre pas mal de dessins, mais ce n'est pas moi qui choisis ceux qu'ils vont retenir. Je suis flatté de travailler pour ce média. Je ne fais pas partie des dessinateurs de presse qui ont cassé la baraque comme Chappatte ou Mix et Remix. Pour moi qui ai une trajectoire en pente douce, cette forme de reconnaissance me rend très heureux.

«Guerre et peste»

Herrmann. Éd. Slatkine, 120 p.